

Giacomo Leopardi

zibaldone

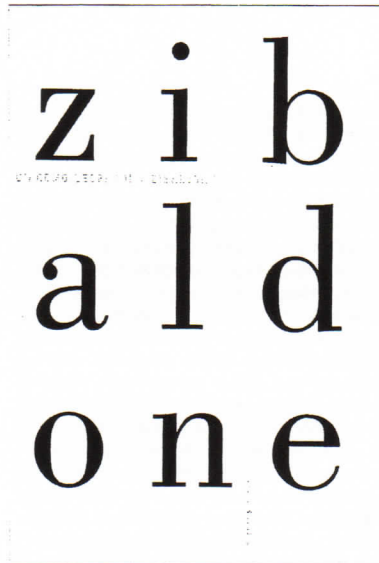
JEAN-PHILIPPE GUINLE

■ Quand un chef-d'œuvre de la dimension du *Zibaldone* demeure aussi longtemps méconnu, on ne peut que s'interroger sur les raisons profondes de cette ignorance. Outre l'obstacle de la langue, heureusement levé par la présente et excellente traduction, dont l'apparat critique est exceptionnel, il y a l'image surtout négative et réductrice souvent donnée d'un Leopardi dont les qualités poétiques ne sont reconnues que dans la mesure où elles mènent au pessimisme et au désespoir. Sans compter que la vie même du poète, de son enfance malheureuse à ses échecs sentimentaux (il mourut peut-être vierge) et sociaux (il ne réussit jamais à s'accommoder de la société de son temps), n'incite guère à voir en lui un auteur optimiste. Pourtant, c'est une tout autre image de lui que nous livre une lecture attentive du *Zibaldone*, traduit pour la première fois intégralement (1). Elle ne peut tout d'abord que bouleverser, si l'on se rappelle que Leopardi fut un véritable martyr de la science qui, rejetant très tôt l'enseignement de ses excellents précepteurs, s'attaqua en autodidacte aussi bien à la langue grecque qu'à la totalité du savoir humain, allant jusqu'à travailler plus que de raison en ruinant ainsi sa santé et finalement sa vie. La forme même de l'ouvrage, écrit de 1817 à 1832, demeure surprenante. On voit s'y mêler aussi bien de la philologie (c'est l'essentiel), de l'histoire, de la philosophie, de la morale, de l'esthétique, sans compter une théorie du plaisir, et des jugements peu amènes sur son époque. La tentation est alors grande, quand il s'agit de traduire le mot même de «zibaldone» en prétendant lui donner un sens leopardien, de le faire par les mots de «chaos» ou de «brouillon». En réalité, le chaos n'existe que pour celui qui ignore la raison profonde, et le mot de «brouillon» ne convient nullement à la perfection de bien des pages de l'œuvre. Il est vrai que l'ordre secret du *Zibaldone* n'est pas facile à trouver, mais c'est être déjà sur la voie que d'y voir, comme le fait justement le traducteur, Bertrand Schefer, une méditation ininterrompue sur le langage. S'il y a chaos, ce ne peut être que celui d'un champ de fouilles où l'auteur tente de reconstruire, en recherchant le sens premier des mots, à



Giacomo Leopardi. Portrait. © AKG-Images

partir des pépites d'or que sont les mots essentiels, le trésor universel des langues qui l'intéressent. Sur ce dernier point, Leopardi nous paraît tout à fait proche de Bonald, pour lequel il est nécessaire que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée. C'est dire que, l'intellect ne pouvant rien sur le langage, toute pensée originale suppose une parfaite maîtrise de la langue qui, loin de résulter, comme le langage mathématique, de l'arbitraire humain, nous a toujours précédé. Si bien que, comme le dit magnifiquement Leopardi, «les idées s'enchaînent et se lient aux mots comme des pierres précieuses sur une baguette, ou, mieux, s'incarnent comme



l'âme dans le corps, ne faisant qu'un avec les mots». À cet égard, les innombrables recherches de l'auteur sur le sens primitif des mots – comme cette fulgurante intuition par laquelle il rattache «nihil» (rien) à «ne hylum» («ne hylè», non matière) – n'ont pour but que d'en saisir la vérité profonde, dans son lien avec la syntaxe. En sorte que, une fois épuré de ses scories, le langage fasse apparaître, en se liant alors à la réflexion, la vérité des choses humaines dans la diversité même des langues. Nous nous bornerons ici à souligner les apports de la recherche leopardienne en philosophie et en politique. Malgré sa méconnaissance volontaire et hautaine de toute la philosophie du nord de l'Europe et sa prétention d'avoir retrouvé par lui-même les grandes vérités philosophiques, Leopardi n'en a pas moins été influencé par le doute cartésien. Mais, pour lui, le doute est moins ce qui ce qui mène à la vérité, que la vérité même. Avec ce paradoxe que «celui qui doute, sait, et sait plus qu'il n'est possible de savoir». Cependant, introduire le doute jusqu'au sein de la vérité

ne conduit nullement Leopardi à un scepticisme absolu et destructeur, mais à un scepticisme argumenté et irréfutable, qui récuse les certitudes absolues et aboutit à débarasser la raison humaine de toutes ses illusions en lui ménageant, s'il est vrai que celui qui doute sait plus qu'il n'est possible de savoir, au moins un fragment de vérité. On méconnaît donc la pensée de Leopardi quand on la réduit à ses affirmations définitives. Ceci dans la mesure où l'on «ne connaît jamais parfaitement aucune vérité si l'on ignore l'ensemble des relations entre elles», si bien que, comme une telle connaissance s'avère impossible, «aucune vérité n'a jamais été et ne sera jamais parfaitement ni entièrement connue». Au demeurant, on ne peut, selon lui, être grand qu'en «pensant et agissant contre la raison, en ayant la force de vaincre sa propre réflexion».

Le massacre des illusions

«Agir contre la raison», c'est cependant ce à quoi mène, selon Leopardi, la philosophie moderne, dont il juge l'individualisme destructeur pour la société. Et il s'est plu à démontrer que, bien que la philosophie moderne ait préparé la Révolution française, elle ne l'a pas réalisée, car elle «est par elle-même incapable de rien faire», l'empire de la raison pure ne pouvant mener qu'à un nouveau despotisme. Pour lui – et c'est une conclusion que nos politiques devraient méditer – «c'est la demi-philosophie qui est compatible avec l'action, et peut éventuellement la faire naître», ce qui ne l'empêche pas d'être aussi «mère de l'erreur», et même «l'erreur elle-même», bien qu'elle soit «le ressort de nos mouvements populaires d'aujourd'hui». On pourrait presque dire ici que le côté déjà destructeur de la philosophie moderne qui a inspiré la Révolution française a été encore aggravé par la demi-philosophie mise en pratique par les révolutionnaires. On conçoit que Leopardi ait préféré la monarchie. Mais sa manière même de philosopher l'a amené à dénoncer sans pitié les contradictions de ce régime et, en particulier, la prédominance, au demeurant nécessaire, d'un pouvoir princier dont on n'est jamais assuré qu'il ne deviendra pas arbitraire et ne sera pas orienté vers le mal, les sujets étant finalement contraints, comme dans toute tyrannie, «de ne rien faire pour leur bien, mais de travailler pour leur malheur; tous doivent subir les calamités de la tyrannie, état rigoureusement contraire à la nature de tous les êtres vivants, quelle que soit leur espèce, et du même coup source de malheur. La société n'est plus alors qu'un infini malheur et devient l'expression du malheur des hommes qui la composent: malheur plus ou moins grand, selon le prince, qui réunit en lui-même la société, trouve quelque motif de s'éloigner du but fondamental de celle-ci, lequel est devenu, par droit et par devoir, son

propre but». Leopardi ne pouvait évidemment pas se douter du caractère prémonitoire de ses remarques, qui stigmatisent par avance les tyrannies du 20^e siècle. Au demeurant, Leopardi a bien saisi le cycle infernal des constitutions, qui fait que les défauts de chacune risquent de conduire à un régime encore pire, et finalement à un retour éternel du malheur politique.

S'il est possible de résumer, sans trop le trahir, en une formule, ce que Leopardi nous apporte dans le *Zibaldone*, nous dirons que c'est l'exemple vivant d'un maître à penser remettant sans cesse en question ses propres idées et nous aidant à abandonner les illusions dont nous vivons, sans nous mener pour autant au désespoir. L'œuvre abonde certes en formules désabusées affirmant le néant de l'homme, de sa vie comme de ses œuvres, et même du plaisir lui-même qui n'existe vraiment qu'au passé ou au futur. Mais, tout comme Joseph de Maistre voyait l'amour universel se profiler à l'horizon des massacres révolutionnaires et napoléoniens, l'espérance ne demeure jamais absente après l'allègre «massacre des illusions» auquel se livre, non sans sadisme parfois, Leopardi. Selon lui, en effet, quel que soit son goût du désespoir, et même aux confins du suicide – lequel pourrait bien être l'un des scénarios possibles de notre civilisation occidentale – «l'espérance n'abandonne jamais l'homme; il reste toujours en lui une goutte de cette espérance que le malheur le plus radical et le malheur le plus diamétralement opposé à celle-ci ne lui ôtera pas», en sorte que «quelle que soit sa force, le désespoir n'est jamais total et n'exclut jamais tout à fait l'espérance».

Mais espérer, ce n'est nullement se laisser bercer et guider par les illusions de la vie ou de l'action bien que, pour jouir de la vie il faille, selon Leopardi, être désespéré. C'est avoir le courage de penser jusqu'au bout les contradictions mêmes de la vie, fût-ce en s'efforçant toujours, comme il nous y invite, de «vaincre sa propre réflexion». Et c'est justement en nous donnant l'exemple d'un tel courage que Leopardi est un incomparable maître à penser. Un excellent exemple de son inimitable manière de penser nous est donné dans une des dernières réflexions du *Zibaldone*, écrite en 1832, cinq ans avant sa mort: «Deux vérités que les hommes ne croient jamais: on n'est rien et on ne sait rien. Ajoutez-y la troisième, qui dépend beaucoup de la seconde: il n'y a rien à espérer après la mort.» Mais en faisant dépendre cette dernière affirmation du fait qu'on ne sait rien, Leopardi ne va-t-il pas jusqu'au bout des contradictions humaines, puisque notre non-savoir même (qui demeure un savoir!) ne nous garantit nullement que l'espérance ne survive pas à la mort. ■

(1) *Zibaldone*. Giacomo Leopardi. Traduction de Bertrand Schefer. Éditions Allia.